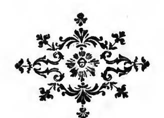
L'ÉDUCATION,
POËME
EN QUATRE DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant :
Utcumque defecere mores,
Indecorant benè nata culpæ....
Hor. Liv. IV, Ode IV.



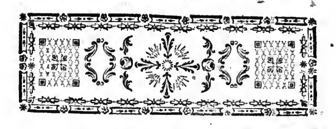
A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Esprit couronné.

M. DCC. LXIX.





ÉPITRE

A APOLLON.

O Toi de qui je tiens ces premieres leçons,
Qui des ſavantes Sœurs forment les nourriſſons,
Dieu des vers, qui m'appris à marcher ſur la trace
Des plus grands Héros du Parnaſſe ;
Accepte favorablement
Des vers qu'une Muſe naiſſante
Et te conſacre, & te préſente.
Sur tes Saints Autels vainement
Je ne t'ai point prêté ſerment.
Dans le ſacré vallon tu formas mon enfance,
Reçois ici les fruits de ma reconnaiſſance.
C'eſt de toi ſeul que je les tiens,
Et je t'offre tes dons, quand je t'offre les miens.
Si quelque audacieux Critique,
Si quelque hypocondre cauſtique,
Oſent les attaquer dans leurs tranſports jaloux ;
Que leur veine à jamais glacée
Sente le poids de ton courroux.

Que ſur eux ſeulement leur fureur inſenſée
Voye alors retomber tout l'effort de ſes coups;
Mais que craindre des plus habiles?
Que craindre même des Virgiles?
S'arme contre moi qui voudra,
Qu'aurait-il pour moi de terrible?
Déjà tu me promets ton ſecours invincible,
Et tant qu'il me ſecondera,
Il m'aſſure d'une victoire,
Dont jamais l'avenir ne perdra la mémoire;
A ce flateur eſpoir mon cœur abandonné,
Croit déjà de lauriers voir mon front couronné
Et déjà dans ſa noble audace;
Aſpirant aux plus grands honneurs,
Il me donne une illuſtre place
Parmi nos plus fameux Auteurs.

EPITRE

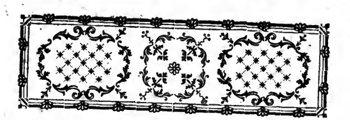
SUR L'HOMME.

Oui, l'homme ſi rempli du ſoin de ſe connaître,
Ne ſait ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il voudrait être:
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de ſavoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triſte dans ſes loiſirs, laſſé dans ſes études,

Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
Cet homme, en même tems libre dans ses entraves,
A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui;
Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime:
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie,
Il abrége ses jours, & regrette la vie.
Dans ce vaste Univers il se trouve borné,
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire:
L'antiquité du nom, l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée,
Sa raison lui soumet les lions rugissans;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumieres le flatent:
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abatent,
Il ne jouit de rien en essayant de tout:
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût;
L'orgueil une faiblesse insolente, ou soumise,
Qui subsiste au dépens d'une estime surprise;
L'avarice est la peur de manquer d'un secours
Qui nourrit son espoir, & le trahit toujours:

Le courage brutal, une terreur extrême,
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même:
La feinte modestie, un orgueil plus caché,
Et la délicatesse, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime,
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant, la gloire a son écueil;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil:
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flateurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence;
A poursuivre le mal sans gloire & sans succès,
A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre,
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, & survit à sa mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante!
Il faut pour enchaîner ses dragons abatus,
Un frein plus assuré que celui des vertus:
Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

L'EDUCATION,



L'ÉDUCATION, POËME.

PREMIER DISCOURS.

Avantages de l'Éducation.

Si l'aveugle Nature a besoin qu'on l'éclaire,
Si l'art de la conduire est un art nécessaire,
Peut-être je devrois, plus simple en mes discours,
De la seule Minerve invoquer le secours:
Quand on peut aux erreurs opposer son Egide,
Pourquoi dans Apollon chercher un autre guide?
Mais qui prétend à plaire & dédaigne les sens,
Fera sur les esprits des efforts impuissans.
Il faut, en se montrant, que le devoir austère
Craigne d'effaroucher sous un air trop sévère;
Et dans un sage écrit, pour gagner le Lecteur,
Souvent cacher l'ami sous les traits du flatteur.

Mais pour avoir le dòn de toucher & d'inſtruire,
Quel nouvel Apollon doit échauffer ma lyre.
Je n'implore que toi, ſenſible Humanité:
Remplis-moi de tes feux, ſois ma Divinité:
Que l'amour des Mortels, l'amour de ma Patrie
Au rare don de plaire éleve mon génie.
Viens, deſcends: tes diſcours, les cœurs que tu remplis
Aux yeux de l'Univers ont toujours quelque prix.

Ainſi que par le fer un champ rendu fertile,
Qui de fleurs & de fruits offre l'amas utile,
Fait, par ſes ornemens & ſes dons précieux,
La richeſſe d'un maître & le plaiſir des yeux;
Ainſi l'homme bien né, qu'embellit la culture,
Eſt la gloire de l'Art, l'honneur de la Nature.
Eclairé pour lui-même, autant que pour autrui,
Il ſait être ſon guide, & des autres l'appui.
De l'Education le ſecours ſalutaire
De tous les dons, pour l'homme, eſt le plus néceſſaire.
Par elle le Monarque apprend à commander,
Le Citoyen ſoumis à ſe laiſſer guider;
Elle eſt le nœud puiſſant qui, dans la République,
Conſerve l'unité, la concorde publique;
Et qui, fixant chacun dans les loix du devoir,
Empêche la révolte & l'abus du pouvoir.

De ſes ſoins, dira-t-on, l'utilité vantée
Dans ſes plus grands ſuccès eſt toujours limitée,

Jamais de ſes leçons la ſage auſtérité
N'eût fait dans un Sylla naître l'Humanité;
Jamais elle n'eût fait de Tarquin un Roi juſte,
De Midas un Savant, de Néron un Auguſte:
Elle peut, en un mot, par ſon ſecours léger,
Embellir la Nature; & jamais la changer.

Il eſt vrai quelquefois que ſes ſoins ſecourables
Parmi les maux de l'ame en trouvent d'incurables;
Que ſon breuvage, utile à l'homme modéré,
Pour les cœurs des pervers ne fut point préparé:
Mais ſujets, l'un & l'autre, à nous rendre coupables
L'Ignorance & le Vice ont des effets ſemblables.
Le monde rarement à l'extrême eſt porté:
Par-tout il n'offre aux yeux que médiocrité;
Le parfait ſcélérat, le ſublime génie,
N'en compoſent jamais que la moindre partie.
Les préceptes toujours produiront leurs effets,
Et pour le plus grand nombre ils ſeront toujours faits.
Pour ſuivre la Vertu les Dieux nous firent naître;
Et pour l'aimer, ſouvent c'eſt tout de la connoître.

O vous, qui confondez les effets du hazard
Avec le naturel orné, reglé par l'Art,
Comparez, pour juger de cette différence,
Deux Siécles l'un à l'autre, & la France à la France.
Sous les premiers Henris, avant que la Raiſon
Eut fait d'un jour nouveau briller notre horiſon,

Le François sans renom, indigent, fanatique,
Etoit sur un Théatre & barbare & tragique.
Aveuglés par l'erreur, les Peuples ignorans
Couroient au précipice au gré de leurs Tyrans.
La Discorde chez eux souflant sa rage impure,
Etouffoit la Raison, les Arts & la Nature.
Du Prince & des Sujets on confondoit les droits :
Et du vrai Dieu sur nous méconnoissant les Loix,
Nos peres, l'un de l'autre assassins & victimes,
S'égorgeoient pour un Dieu qui commandoit des crimes.
Mais, hâtons-nous, voyons ce Peuple sous Louis :
Quels yeux de sa splendeur ne seront éblouis?
Voyez alors le Goût, l'Etude, & la Prudence,
Amener sur leurs pas la Gloire & l'Abondance.
A côté du Sçavoir voyez la Vérité *
Remplir tous les esprits de sa vive clarté;
Turenne des Héros laisser loin les vestiges;
Louis avec Colbet entasser les prodiges;
Et, par ses hauts progrès, vainement irriter
Des voisins en tout temps jaloux de l'imiter.
De l'étude du vrai tel fut l'heureux salaire.
Mais, de ces bords charmans que la Sagesse éclaire,
Détournez vos regards au Levant, au Midi;
Et vous verrez combien le Peuple abâtardi,
Privé de liberté, de plaisirs, & d'aisance,
Est durement puni de sa triste ignorance.

* Descartes, par sa nouvelle Philosophie, ouvrit la route à la Vérité.

Eh! ce vice pervers n'a-t-il pas de ſon ſein
Fait ſortir de nos maux le plus nombreux eſſain?
De la Divinité la majeſté ſacrée
Fut dans de faux portraits par lui défigurée.
L'Ignorance a nourri le faux Zèle en ſes flancs,
Elle a mis le poignard à la main des Parens;
C'eſt elle qui, forgeant le glaive, les entraves,
Fit les premiers Tyrans, leur donna des eſclaves.
Par elle ſous le joug l'Orient entrainé
Dans ſes injuſtes fers eſt encore enchaîné.

Mais des ſociétés ſi ce monſtre eſt la peſte,
Pour chaque Citoyen il n'eſt pas moins funeſte.
Le Vice flétriſſant au viſage hideux,
Le Ridicule bas, choquant, fade, ennuyeux,
Les Travers vainement affligés de critiques,
Les crédules Soupçons, les Frayeurs chimériques,
Les ſtupides Ennuis, la froide Oiſiveté,
Que ſuivent le Mépris & l'Inutilité;
Enfin le Préjugé, dont les fauſſes maximes
Des couleurs des vertus revêtent tant de crimes,
Sont plus ſouvent les fruits d'un eſprit ignorant,
Que d'un cœur aux forfaits livré par le penchant.

Craignez donc les écarts d'une raiſon bornée,
Aux vulgaires erreurs ſans guide abandonnée.
Sur la ſcène du monde où vous devez entrer
Il n'eſt que trop facile, hélas! de s'égarer.

Le Théâtre eſt trompeur & pénible à connoître ;
Il faut ſavoir ſon rôle avant que d'y paroître:
Et l'Education, pour y bien débuter,
Eſt le maître de l'art qu'il vous faut conſulter.
Si vous voulez connoître au juſte le ſyſtême
De ce qu'on doit aux Dieux, aux Hommes, à ſoi-même,
De ſon Code important interrogez les Loix.
Pour être heureux & ſage, accourez à ſa voix :
Elle vous conduira par des routes certaines,
Des vives Paſſions vous donnera les rênes ;
Elle les forcera, par cet utile frein,
A ſuivre des vertus le pénible chemin.
L'habitude rendra ce ſentier moins auſtère ;
Et vos pas voleront bientôt dans la carrière.

O combien de ſes ſoins les cœurs & les eſprits
Recueilleront encor de plus précieux fruits,
Si l'homme, de bonne heure, inſtruit par ſes maximes,
Joint aux mœurs le ſavoir & les talens ſublimes!
Alors, ſupérieur dans les emplois divers,
Il guide, éclaire, honore, embellit l'Univers.
Si ſa valeur prudente, à vaincre accoutumée,
Diſpoſe de la foudre & commande une armée,
Ou ſi du Souverain un équitable choix
Daigne le faire aſſeoir dans le conſeil des Rois ;
Au dedans, au dehors, Guerrier ou Politique,
Il eſt le gardien de la choſe publique.

Si, la balance en main, arbitre des mortels,
De Thémis outragée il défend les Autels,
Devant ses yeux perçans, qui savent la connoître,
L'Iniquité pâlit & tremble de paroître;
Les plus grands intérêts confiés à ses mains
Le rendent le soutien, le pere des humains;
Il protége les Arts qu'il cultive lui-même,
Rassure les talens qu'on poursuit & qu'il aime;
Cher au Prince, aux Sujets, & favori des Dieux,
Il enchaîne à son char jusqu'à ses envieux;
Pour lui la Renommée a la voix du tonnerre,
Et fait voler son nom aux deux bouts de la Terre.

C'est ainsi qu'autrefois un Sage révéré
Parloit aux Nations, par Minerve éclairé.
O toi qui des Humains bravant l'ingratitude,
De guérir leurs erreurs fis ta plus chere étude,
Toi, confident des Dieux, Héros d'humanité,
Lumiere des Anglois & de la Vérité,
Locke, qu'en cet écrit ta sagesse m'inspire.
Bien mieux que moi, déjà ton livre a su le dire;
L'homme foible a besoin de lumiere & d'appui,
Et l'Education souvent est tout pour lui.

Fin du premier Discours.



SECOND DISCOURS.

DEVOIRS DES PARENS ET DES MAITRES.

MONUMENT de sagesse autant que de grandeur,
Ecole de Vertus, de Talens, de Valeur;
Asyle où se rassemble une élite guerriere,
Illustres Orphelins dont Louis est le pere,
Temple auguste, ouvre-toi : fais voir à tous les yeux
Ce que peut un bon Roi sur des cœurs généreux.
Là de jeunes guerriers, dignes de leurs Ancêtres,
Se dévouent, en naissant, pour le meilleur des Maîtres :
Guidés par son génie en leurs nobles travaux,
Se forment sous ses yeux au métier des Héros ;
Et, pénétrés d'amour pour ce Dieu tutélaire,
N'ont pour but & pour loi que l'ardeur de lui plaire ;
Heureux de devoir tout à ce nouveau Titus,
Leur être, leur fortune, & jusqu'à leurs vertus.
Tels voués par Lycurgue au culte de Bellone
Les enfans aguerris nés à Lacédémone,
A l'amour de leurs Loix unissant la valeur,
Des Grecs furent jadis la gloire & la terreur.
Spartiates nouveaux, aiglons que sous son aile
Notre auguste Monarque avec tendresse appelle,

Devenez des Héros en imitant Louis;
De vos nobles progrès ses regards sont le prix.
Que ce prix si flatteur allume dans votre ame
Pour Louis, pour la gloire, une nouvelle flamme;
Et, par des qualités dignes du plus haut rang,
Montrez sous un grand Roi que bientôt tout est grand.

Mais plusieurs, qu'en naissant peu d'éclat environne,
Ne peuvent être ainsi mis à l'ombre du Trône;
Ce bonheur n'appartient qu'aux enfans fortunés
Par leur noble origine aux armes destinés.

O vous, tendres Parens, dont la plus humble race
Dans ce royal berceau ne sauroit avoir place,
Elevez-la vous-même; & formez sous vos yeux
L'Enfant qu'à votre amour auront donné les Cieux.
Mais qui de ce grand Art connoît bien l'importance?
Tous occupent l'emploi, nul n'en fait la science.
Rempli de passions, de plaisirs entêté,
Un François d'être pere a-t-il la liberté?

L'ambitieux ardent, en proie à ses caprices,
Que son bourreau condamne à cent divers supplices,
S'intrigue, s'inquiette, affronte les hazards,
Et toujours ses foyers sont loin de ses regards:
Au tourment qu'il se donne, à l'ardeur qui le presse,
Il est, vous dira-t-il, forcé par sa tendresse.
Tel un dévot mordant, avare & plein de fiel,
Masque sa passion de l'intérêt du Ciel.

Mais ces dons dangereux de l'aveugle Fortune,
Que poursuit follement ta constance importune,
Que font-ils pour ton fils sans l'art de s'en servir,
Et cette dignité sans l'art de la remplir ?
Par des possessions rends-tu son ame heureuse ?
Non : tu ne fais qu'armer une main furieuse,
Et qu'ouvrir un champ libre à de honteux abus
Que, moins riche, peut-être il n'eût jamais connus.
Les Vertus, les Talens sont le grand héritage
Qui de ton fils, crois-moi, doit être le partage :
Si son cœur, par tes soins, n'a point été reglé,
Pour lui, pour son bonheur, tu n'as pas travaillé.

Mais ce malheur commun n'est pas le seul à craindre.
Un Pere, bien souvent, moins à blâmer qu'à plaindre,
Abandonne son fils aux forces du torrent,
Moins faute d'amitié que faute de talent.
Celui-ci, méprisant les règles, la science,
De tous maîtres, pour lui, néglige l'assistance,
Et ne soupçonne pas, s'en fiant au hazard,
Que l'art de l'élever puisse même être un Art.
Celui-là de ce soin est distrait par paresse.
Cet autre, que fascine une aveugle tendresse,
De juger son enfant n'ayant plus le pouvoir,
Lui laisse les défauts qu'elle empêche de voir.

Célimène à son tour, encore jeune & belle,
Prend d'un emploi trop grave une frayeur mortelle ;

Le Ciel, en la dotant d'agrémens & d'appas,
Aux travaux férieux ne la deftina pas.
Elle fe trouveroit dans fon état bornée,
Si pour les yeux d'un feul elle fe croyoit née;
Si femme d'un époux, mère de fes enfans,
Aux vils foins d'un ménage elle occupoit fon temps.
Ces détails odieux de doctrines, d'affaires,
Ne font tout au plus faits que pour les vieilles mères.
Jeune, elle doit briller, & non s'enfevelir:
Son deftin eft de plaire, elle veut le remplir.
C'eft ainfi qu'étalant fa magique impofture,
Le refpect de la Mode étouffe la Nature.
O Parens, fi vos cœurs frivoles, inhumains,
Dédaignent un travail réfervé pour vos mains;
S'il faut abfolument qu'éloigné de fa mère,
L'enfant fuce le lait d'une femme étrangère;
Livrez-le, j'y confens. Mais qu'à ce choix du moins
Votre jufte tendreffe applique tous fes foins.
Craignez que votre fils, fouftrait à votre vue,
N'ait une nourriture impropre ou corrompue,
Dont le poifon enfin, fe rendant le plus fort,
Altère tout fon fang & lui donne la mort.

Il eft un lieu public où s'élevent enfemble
De jeunes habitans que le hazard raffemble:
Un aliment égal eft au même dégré,
Pour le foible & le fort, en ces lieux préparé:

Le malade & l'athlète, en la même carrière,
Portent du même poids la charge irrégulière:
Séjour d'ailleurs mal ſain, où l'air eſt dangereux;
Où, quels que ſoient les ſoins d'un chef laborieux,
Du mal que l'on reſſent bien loin de ſe défaire,
On s'infecte ſouvent d'une fièvre étrangère.
Ce n'eſt point dans ce lieu que doit être placé
Votre fils de dangers déjà trop menacé:
Laiſſez au préjugé, laiſſez à l'indigence
Cet aſyle bannal ſuſpect à l'innocence.
Si votre enfant pour vous eſt un préſent des Dieux,
Il faut qu'il ſoit ſoigné par vous, ou ſous vos yeux.
Le point eſt de choiſir un médecin habile
Qui procure à ſon mal une aſſiſtance utile.

Ce tréſor, direz-vous, eſt fort rare à trouver.
En vain, pour l'arbriſſeau qu'il vous faut cultiver,
Vous cherchez en tous lieux un Etre raiſonnable
Qui ſoit de vos travaux un compagnon ſortable.
Tous vos efforts ſont vains: Pour deux hommes prudens,
Votre mauvais deſtin trouvera cent Pédans.
L'un, avec quelques mœurs, ſtérile en ſes ſervices,
N'aura que ſon Latin: un autre aura des vices.

Je ſais qu'un homme habile, & ſage, & circonſpect,
Que le poids du ſavoir n'aura point contrefait,
Et qui, ſuivant en tout le milieu qu'il faut ſuivre,
Au grand art de penſer joint encor l'art de vivre,

Eſt un bien précieux qui veut être cherché,
Un tréſor qui ſouvent eſt aux antres caché;
Mais ce n'eſt pas non plus un Etre imaginaire,
Au-deſſus des humains, fait pour une autre Sphère.

Vous vous plaignez à tort, dans votre eſpoir trahis,
Que malgré tous vos ſoins pour élever un fils,
Cette vigne, à vos vœux & chère & précieuſe,
Eſt en bons ouvriers ſi ſouvent malheureuſe:
Vous ne devez, François, vous en prendre qu'à vous.
Banniſſez un travers le moins ſenſé de tous.
Le maître d'un enfant, qui lui tient lieu de père,
Eſt, chez tous nos voiſins, un homme qu'on révère;
Cet homme eſt eſtimé chez le ſage Allemand;
Il trouve graces même aux yeux du Muſulman *;
Par-tout ſon miniſtère eſt priſé: Mais en France
La plupart, dans leurs mœurs remplis d'inconſéquence,
Pour un emploi ſacré ne paroiſſent choiſir
Un malheureux, qu'afin de le mieux avilir.
Les Grands, fiers & bornés, infatués d'eux-mêmes,
Qui par tradition règlent tous leurs ſyſtêmes,
N'apperçoivent en lui qu'un Monſieur Triſſotin,
Dont on doit fuir la craſſe & berner le Latin.
Le Robin, qui les ſuit pour ſe mettre à la mode,
Au Maître infortuné n'eſt pas moins incommode.
Pour le gras Financier, dont les avides mains
Au ſeul poids de l'argent pèſent tous les humains

* Voyez Deſlandes, Hiſt. Crit. de la Philoſophie.

De la trifte indigence au Sage il fait un crime,
Et croit au moins pour lui fon mépris légitime.
Enfin, il n'eft pour tous, graces au Préjugé,
Qu'un Pédant domeftique, ennuyeux & gagé.
D'un ridicule ufage efclaves moins fidèles,
Dans vos égards pour lui prenez d'autres modèles,
O Parens; & fongez qu'on peut, fans s'abaiffer,
Honorer le mérite & le récompenfer.
La Vertu la plus pure avilie, outragée,
Décline, ou triftement languit découragée.
C'eft une fleur que forme un tiffu délicat
De la plus douce odeur & du plus vif éclat;
Mais qui, pour être belle autant qu'elle peut l'être,
A befoin de l'amour & des foins de fon maître.
Si l'art d'un Gouverneur, bien loin d'être avili,
Par votre jufte eftime eft enfin annobli;
Et s'il peut concevoir les douces efpérances
D'un bien-être avenir, fruit de vos récompenfes;
Dans cet afyle heureux, que vos mains ouvriront,
Les Artiftes bientôt en foule fe rendront:
La Gloire, de tout temps noble & puiffant mobile,
A rendu notre France en grands maîtres fertile;
Et dans ce dernier genre on la verroit primer,
Si du même aiguillon on vouloit l'animer.

Que j'admire Philippe! Au Sage de Stagyre
En ces termes divins il crut devoir écrire:

Je viens de recevoir, dans un Fils précieux,
Un gage ſignalé de la faveur des Cieux;
Mais pouvoir vous charger du ſoin de ſon enfance
Eſt un bonheur pour moi plus grand que ſa naiſſance.
Voilà comme un grand homme & penſe, & ſe conduit.
Mais cet exemple eſt-il le ſeul qui nous inſtruit?
Le Mentor d'un Héros, l'eſpoir de notre Empire,
Dans ſa marche à la Cour ſe voyoit contredire;
Pour l'auguſte DAUPHIN les jeunes Courtiſans
Vouloient moins de ſçavoir & plus d'amuſemens;
L'Ambitieux blâmoit le Gouverneur auſtère
Qui tenoit, loin du monde, un Prince ſédentaire;
La Coquette, ſur-tout, ne pouvoit pardonner
Qu'on le formât ſans elle au grand art de regner;
En un mot, l'Intérêt, la Malice, l'Envie,
Tour-à-tour près du Maître exerçoient leur manie:
Mais LOUIS, toujours grand, ſoutint contre leur voix
Celui dont les vertus avoient fixé ſon choix;
MONTAUZIER, au mépris du jaloux & du traître,
Se vit plus que jamais protégé de ſon Maître,
Et de ſes ennemis la perfide noirceur
Ne fit qu'en rehauſſer l'eſtime & la faveur.

Ah! ſi conſidérer un homme de mérite
Eſt un effort gênant dont votre orgueil s'irrite,
Feignez pour lui du moins un air étudié,
Pour le bien de l'Eleve à ſes ſoins confié:

Songez que d'un enfant les progrès doivent naître
De l'amour, du respect qu'il aura pour son maître ;
Et qu'il ne peut jamais que rire ou qu'abuser
D'un triste Instituteur qu'il vous voit mépriser.

Mais, pour se rendre enfin, par d'utiles services,
Digne de mon estime & de mes bons offices,
Quels talens, direz-vous, doit en soi réunir
L'homme que l'on me vante & qu'il me faut choisir?
Des dons qu'il doit avoir je puis parler en somme:
Un seul les réunit, celui d'être honnête homme.
De ce titre énergique on ne peut se parer
Qu'avec un bon esprit qui nous sache éclairer,
Et qu'avec un cœur droit, noble, plein de franchise,
Que guide le Savoir, & la Raison maîtrise.

O vous, qui, des travaux vous faisant une loi,
Renonçant à vous-même, embrassez cet emploi,
Si vous desirez voir prospérer vos contraintes,
Et cesser désormais le sujet de vos plaintes,
A l'erreur générale opposez des talens.
Dans l'étude du cœur exercez-vous longtemps.
Sur-tout que la Vertu soit l'empreinte du vôtre,
Si vous voulez un jour l'imprimer sur un autre.
L'homme de bien n'est point de ces communs portraits
Dont on puisse aisément s'approprier les traits ;
On en doit, ennemi de toute hypocrisie,
Offrir l'original, & jamais la copie.

Pliez adroitement de tendres arbrisseaux :
Au fruit de la Raison préparez leurs rameaux.
Regnez sur les enfans sans rigueur, sans caprice:
De l'humeur avec eux dépouillez l'injustice.
Plein de compassion, il faut les corriger,
Pour les rendre meilleurs, & non pour vous venger.
En tous lieux, en tout temps, gardez avec prudence
Le respect scrupuleux qu'on doit à l'innocence.
Grave en vos actions, sobre dans vos discours,
Dans un maintien décent conservez-vous toujours.
Au Pupile, dont l'œil avec soin vous contemple,
Vous devez moins donner la leçon que l'exemple.
Joignez, dans vos travaux ingrats, mais importans,
La patience au zèle, & les mœurs aux talens;
Et ne vous offrez pas à ce grand ministère
Avec le foible fonds d'un mérite vulgaire.
Un enfant doit de vous recevoir sans erreur
Le don de la sagesse & celui du bonheur.
L'art de verser ces dons dans le cœur d'un Pupile,
Est un art glorieux autant que difficile.
Ce grand art d'éclairer, d'orner l'esprit humain,
A voulu quelquefois une divine main.
Lorsque les Dieux punis, exilés sur la terre,
Expioient le courroux du Maître du tonnerre,
Le peuple Aborigène, en des forêts épars,
Sur lui du vieux Saturne attira les regards.
En voyant des mortels pressés par l'indigence,
Et par tous les fléaux qu'entraîne l'ignorance,

Il crut digne des soins & du loisir d'un Dieu
D'introduire les mœurs dans ce sauvage lieu:
Sa voix les rassembla dans l'enceinte des Villes;
Il plia leur esprit aux coutumes civiles ;
Il leur apprit à vivre, à commercer entr'eux,
A respecter des Loix, à révérer des Dieux;
Leur montra, dans le sein de la terre fertile,
A chercher sans combats l'agréable & l'utile;
Et, malgré son exil, par ce travail vanté,
Conserva tout l'éclat de sa Divinité.

Fin du second Discours.



TROISIÉME DISCOURS.

LA RELIGION, LES MOEURS ET LES MANIERES.

A MONSIEUR ***.

PAR trop de zèle, Ami, cesse de m'offenser.
Je sais avec justice à mon rang me placer:
De la présomption évitant le délire,
Avec toi dans ces Vers je ne veux que m'instruire.
Ton amitié sans doute a dirigé ta voix:
Peux-tu sur ton métier me demander des Loix,
Toi dans les mains de qui le Caton de la France
A mis de son grand nom la plus chere espérance;
Toi qui, sur le grand art de plaire & d'enseigner,
Loin de prendre des Loix, ès fait pour en donner?
Mais tu le veux, il faut à ton ordre souscrire:
Je vais sur tes devoirs te prêcher & t'écrire.

Ton Pupile t'est cher; &, zélé pour son bien,
Tu veux en faire un Sage & sur-tout un Chrétien:
Poursuis: de notre Loi la sublime doctrine
Est de toutes vertus la base & l'origine;
Sa voix dans les revers soutient le cœur humain
Par l'aspect consolant des grandeurs de sa fin;

Son empire, d'ailleurs, par un frein salutaire,
Aide de la Raison le foible ministère.
Mais tu sais que l'esprit de son divin traité
Avec précaution veut être interprété.
Consulte son Auteur, écoute-le lui-même;
Sa voix de nos devoirs fixe tout le systême:
Et ce n'est qu'en passant par un organe humain
Qu'elle a souvent perdu ce qu'elle a de divin.

Conduis donc ton Elève aux sources salutaires
De la Religion qu'ont professé ses pères:
Que ses préceptes saints, avec soin cultivés,
Soient au fond de son cœur de bonne heure gravés.
N'attends pas la saison qu'à ces hautes merveilles
La révolte des sens fermera ses oreilles.
Songeons d'abord au cœur; c'est lui qui rend heureux.
La Science est sans doute un acquêt précieux;
Mais de nos passions la puissante cohorte
Sont de fiers ennemis qui sont à notre porte.
Il faut que ce danger soit d'abord écarté.
Puis, profitant en paix des temps de sureté,
La troupe des beaux Arts, qu'avec raison l'on vante,
Pourra nous enrichir de sa moisson brillante.
Ton Disciple est par-tout de dangers menacé,
Et par divers assauts peut être terrassé:
Veilles donc; &, pour lui, Minerve favorable,
Arme-le d'une Egide aux traits impénétrable.

Plus d'un monftre cruel, mais pour lui plein d'appas,
Lui prépare de loin de terribles combats.
La baffe Flatterie au miroir infidèle,
L'Exemple féduifant, la Volupté cruelle,
N'attendent que l'inftant de fa maturité
Pour rendre fes efprits fourds à la Vérité.
Préviens, fi tu le peux, ces violens orages:
Contre ces ennemis prends tous tes avantages.
Avant que leurs clameurs n'étouffent tes difcours,
Que ton Elève, ami, foit muni de fecours.
Ce fecours eft du Vrai la plus profonde étude:
Que fon ame s'en faffe une forte habitude,
Lorfque fon jeune cœur, tendre, neuf, inconftant,
Sur le bien & le mal eft encore flottant.
Qu'il s'accoutume à voir la Vertu décorée
Des folides attraits dont le Ciel l'a parée;
Et, d'un autre côté, le Vice féducteur
Avec tous fes dangers & toute fa laideur.
Au penchant pour le luxe & pour l'intempérance
D'un intérêt plus cher oppofe la balance.
Montre-lui la Vertu, la Force, la Santé,
Fruits furs & précieux de la Frugalité.
Avec attention règle en lui la foibleffe
Que produit, pour foi-même, une aveugle tendreffe:
L'Amour-propre eft fon nom: ce foible où l'on fe plaît
N'eft ou Vice ou Vertu que felon fon objet.
Rien ne peut égaler l'égarement extrême
De ce fatal Amour renfermé dans lui-même.

On voit, avec effroi, marcher à fon côté
L'Injuftice, l'Orgueil, & l'Inhumanité,
La fière Ambition, l'Envie inexorable,
Et l'avide Intérêt fon frère inféparable.
Borne en lui cet amour au goût d'être eftimé;
Et, pour mieux dire encore, au plaifir d'être aimé.
Alors, fe dégageant d'une éclipfe profonde,
Cet Aftre lumineux fera l'ame du Monde.

Mais lorfqu'avec des yeux fages & pénétrans
Il verra des Humains les excès différens;
Quand, fpectateur fenfé du drame de la vie,
Dans le monde il faura vivre avec modeftie;
Qu'en garde, par tes foins, contre la Vanité,
Il aura reconnu les loix de l'Equité;
Ne crois pas des Vertus qu'il ait atteint le faîte.
Un vent impétueux fouffle encor fur fa tête,
Qui, pouffant fon vaiffeau par un contraire effort,
Pourra le rejetter pour longtemps loin du port.

Le Peuple féducteur, habitant de Cythère,
Et le Peuple Régent dès longtemps font en guerre:
Mais le dernier, tu fais, n'a que trop fouvent eu
Le douloureux affront d'avoir mal combattu.
Eucharis en un jour peut, par fon éloquence,
De quinze ans de culture étouffer la femence,
Entraîner ton difciple; & prouver en un mot
Qu'elle feule a raifon, & que tu n'ès qu'un fot.

Songe à la prévenir. Cette œuvre difficile
Eſt de ta miſſion le point le plus utile.
Ne crois pas ſur ce point que je t'effraye en vain:
Pour ton Elève, ami, le danger eſt certain.
Je veux que ſa raiſon, par tes ſoins cultivée,
Par la Religion, par le Goût préſervée,
S'éloigne d'un plaiſir brutal & ſuborneur,
Payé de la Santé, ſuivi du Deshonneur;
Que l'avare Phryné, ſans pudeur & ſans ame,
N'allume point en lui d'extravagante flamme:
Mais la jeune Amaranthe, au ſouris plein d'appas;
Qui charme d'autant plus qu'elle n'y penſe pas,
Et dont l'ame naïve, ingénue, innocente,
Sans s'en appercevoir, ſuit une tendre pente,
L'attend, encor novice, au ſortir de tes mains:
Et voilà pour ſon cœur le danger que je crains.
Il eſt d'autant plus grand que, ſe trompant lui-même
Il croira qu'en l'aimant c'eſt la Vertu qu'il aime.
Ah! c'eſt cette Vertu dont, par un ſort cruel,
La ſienne recevra bientôt le coup mortel.
Il ne faut pas toujours des Circés, des Armides,
Pour avilir un cœur dans des liens perfides.
Si l'on pèſe le tort que fait au Jugement,
Au Repos, à la Gloire, un triſte enchantement,
La plus chaſte Lucrèce, à notre ame obſédée,
Eſt plus fatale encore, & vaut une Médée.
Oui, d'un hardi ſermon quel que ſoit le ſuccès,
Parlons contre l'Amour, & même à des François.

Laiſſons à l'Opéra, que les Jeux aſſaiſonnent,
Ses dogmes auſſi faux que les Dieux qui les donnent.
Au Temple du Plaiſir un enfant d'Apollon
Fait très-bien de monter ſa Lyre ſur ce ton.
On eût berné Quinaut d'être plus orthodoxe.
Mais, au Lycée, il faut quitter le Paradoxe:
Il y faut publier les Loix de la Raiſon;
Et, ſans ménagement, décrier un poiſon.

Toutefois de ce mal, hélas! à qui tout cède,
Le danger eſt, ami, plus ſûr que le remède:
Sans me flatter en vain de le ſavoir guérir,
Je t'offre ſeulement l'art de le prévenir.

Pour la Religion un reſpect efficace
Suffiroit à parer une telle diſgrace:
Mais qui ſe frappe aſſez de ſes oracles ſaints,
Pour n'y pas joindre encor quelques ſecours humains?
C'eſt quelquefois beaucoup de mettre avec prudence
Entre les paſſions une juſte balance;
Ou du moins dans un cœur de ne laiſſer primer
Que celles dont on peut juſtement s'animer.
Si le reſpect humain, ſi l'amour légitime
Qu'il eſt permis d'avoir pour la publique eſtime,
Si l'honneur de briller par d'utiles travaux,
Si la noble ferveur de paſſer ſes rivaux,
A ton Elève, ami, communiquent leur flamme,
Et peuvent les premiers s'emparer de ſon ame;

Mieux que tous tes fermons ils le tiendront couvert
Contre l'appas trompeur d'un gouffre où tout fe perd.
Qu'il aime donc les arts, & fur-tout qu'il fe voue
Au rolle qu'ici bas le fort voudra qu'il joue.
Ce fera fon falut : un fol enyvrement
Souvent n'eft que le fruit d'un vain défœuvrement.

D'une ame ainfi règlée avec poids & jufteffe,
Comme d'un fein fécond, naîtra la Politeffe :
Mais ce point important, ce fujet étendu,
Quoique fouvent traité, n'eft pas bien entendu.
Dans l'Education, Bourgeois, Nobles, Vulgaire,
Font du léger vernis leur capitale affaire;
Et penfant que c'eft lui qui rend l'homme poli,
Mettent ftupidement tout le refte en oubli.
C'eft par lui que l'on veut que tout cavalier brille;
La Mère ne pourvoit qu'aux graces de fa Fille;
Et de l'art de Marcel * épuifant les refforts,
Croit pour elle tout faire en fardant fes dehors.
Vain abus! c'eft du cœur que de l'art d'être aimable
Doit librement couler la fource véritable.
La jufte opinion de foi-même & d'autrui,
De toute politeffe eft le vrai point d'appui.
Un homme franc, ouvert, qui, connoiffant fa place,
Obferve exactement cette règle efficace,
Dans la fociété, ni Tyran, ni flatteur,
Eft humble fans baffeffe, & noble fans hauteur.

* Fameux Maître de Danfe.

Dans un monde choisi, de courts apprentissages,
Lui donneront bientôt la grace, les usages;
Cette distinction qu'on doit faire à propos
De grands & de moins grands, de petits & d'égaux.
Mais que tous les accueils qu'il croira devoir faire
De son humilité portent le caractère.
On a beau s'épuiser en vifs empressemens,
Raffiner sur le fin des nouveaux complimens,
Sans un fonds de douceur & sans la modestie
Le plus humble maintien n'est qu'une hypocrisie,
A laquelle, éclairé sur ses vrais intérêts,
L'amour-propre d'autrui ne se trompe jamais.

De plus, pour qu'aux devoirs que le cœur nous fait rendre
Tout le monde ait la part qu'il a droit de prétendre,
Il faut encore, il faut des fers du Préjugé,
Dans ses divers égards paroître dégagé.
Les honneurs, les respects sont dus avec usure
Aux Grands, au Sacerdoce, à la Magistrature;
Les sentimens humains sont dus à tous les rangs:
Mais gardons notre estime aux Vertus, aux Talens.
Nos hommages rendus au mérite d'un autre
Nous honorent toujours, & supposent le nôtre;
Au lieu que nos mépris montrent à tous les yeux
Qu'il nous est étranger, ou plutôt odieux.
Mais si l'orgueil d'un fat, ses hauteurs, ses caprices
Sont, à l'homme de bien, de lâches injustices;

La

La Politeſſe outrée eſt un plus ſot abus:
Egale & générale, elle n'honore plus;
L'ami de tout le monde au fond n'aime perſonne;
Et l'on décrie enfin le faux argent qu'il donne.
Appréciez encor ces Dieux que les humains,
Avares de tout temps, ont forgés de leurs mains.
Un Craſſus, pour compter & par cent & par mille,
N'en eſt pas plus heureux, ni ſouvent plus utile:
Mais, le fût-il, on doit meſurer ſes reſpects
Sur le prix de chacun, non ſur nos intérêts.

Mais ces abus divers, dont le François ſe pique;
N'eſt pas le ſeul régal qu'il donne à la Critique.
A l'injuſte travers des prédilections
Nous joignons le mépris des autres Nations:
Et ces ſots Préjugés, qui tiennent de l'enfance,
Plus que partout ailleurs règnent encore en France.
Si quelqu'un des neveux du ſecond Mahomet,
Ou chez nous, ou chez lui, nous choque ou nous déplait,
Ce n'eſt pas qu'ennemis d'une erreur qui nous bleſſe,
Nous mépriſions en lui l'Alcoran qu'il profeſſe:
Sa Barbe, ſon Turban, ſon air froid, ſérieux,
Eſt tout ce qui le rend ridicule à nos yeux.
Inſolemment ſurpris, on admire, on s'étonne
Qu'un Moſcovite penſe, ou qu'un Perſan raiſonne:
Mais ſur-tout, quoiqu'il diſe, on ne lui paſſe pas
De n'avoir point des airs puiſés dans nos climats.

Tels les Romains jadis, par un dédain bizarre,
Donnoient à leurs voisins le dur nom de barbare.
Malheur à l'impoli qui, Gaulois ou Germain,
Ne parloit point chez eux le Grec ou le Latin!

Evitons cet excès où ces Peuples tombèrent.
Les hommes sont égaux, si les habits diffèrent.
Le comble de l'erreur est de se prévenir.
Ainsi qu'on ne doit point craindre de se servir
D'une étoffe solide, & belle, & nécessaire,
Pour être le produit d'une terre étrangère;
De même nous devons en approuver les Loix,
Les usages sensés, vinssent-ils des Chinois:
Et, quittant sagement ce fol amour des nôtres,
Donner le bon exemple, & le prendre des autres.

Fin du troisième Discours.



QUATRIÉME DISCOURS,

SUR LES CONNOISSANCES
PAR RAPPORT
A L'ÉGLISE, A LA ROBE ET A L'ÉPÉE.

QUAND le couroux d'Eole, en foulevant les flots,
A jetté loin du port les pâles Matelots;
Et que ces malheureux échappés à l'orage,
Victimes de la faim, regrettent le naufrage;
On ne voit point alors le Pilote aux abois
Chercher quelqu'Isle inculte & fameuse autrefois;
Mais plutôt s'efforcer, en invoquant Nérée,
D'aborder quelque riche & fertile Contrée.
Dans l'étude des Arts, il faut les mêmes soins.
Aussi bien que le corps, notre ame a ses besoins.
Avant de s'amuser à mesurer la Terre,
A chercher dans son sein ce que son globe enserre,
Avant d'examiner d'un regard curieux
Les vastes mouvemens de la sphère des Cieux,
Il faut premièrement s'appliquer à son être,
Apprendre ses rapports, chercher à se connoître.
Le reste est une grace, un agrément flatteur
D'un corps déjà pourvu de force & de vigueur.
N'imitons pas ce fou qui, les yeux aux étoiles,
Des secrets du Très-Haut voulant percer les voiles,

Ne vit point à ses pieds un gouffre périlleux
Qui bientôt engloutit mon rêveur sourcilleux.

Quelle erreur est la vôtre, ô vous dont la prudence
A la maturité prétend guider l'enfance,
De n'avoir pour objet, dans ce cours important,
Que la seule mémoire, & non l'entendement:
Comme si le mortel que vous voulez instruire
Etoit né pour parler, & non pour se conduire!
De froids Grammairiens, de farouches Docteurs,
D'un malheureux enfant tristes persécuteurs,
Le surchargent dix ans d'un fardeau qui l'assomme,
Pour le faire parler comme on parloit à Rome.
O que j'aimerois mieux qu'on fit avec succès,
Au lieu d'un mauvais Grec, un honnête François!
Tandis que de vieux mots couverts d'une ombre noire
Avec sévérité vous chargez sa mémoire,
Ses esprits, loin du vrai, languissans, négligés,
Laissent de toutes parts entrer les Préjugés;
Aux Vices, à l'Erreur son ame s'habitue;
Et le nombre des fous toujours se perpétue.
Les Perses autrefois, dans sa jeune saison,
Conduisoient un Pupile avec plus de raison.
Ils ne consumoient pas les beaux jours de l'enfance
A l'enfler, en Pédans, d'une vaine science.
Quatre Maîtres guidoient l'Elève studieux:
Le premier lui montroit ce qu'il devoit aux Dieux;

Le fecond indiquoit à fon ame novice
Les fentiers de la Gloire & ceux de la Juftice ;
Le troifième l'armoit avec dextérité
Contre les traits du Vice & de la Volupté ;
Le dernier, loin de lui banniffant la contrainte,
Inftruifoit fon courage à dédaigner la Crainte.
Enfin, il apprenoit fous leurs loix, tour à tour,
Enfant, ce qu'étant homme il devoit faire un jour.
Ces Peuples connoiffoient mieux qu'au Siècle où nous fommes
Ce que peut fur les cœurs l'exemple des grands hommes.
Reconnoiffons, comme eux, fon fouverain pouvoir.
L'étude capitale eft celle du Devoir.
A tout âge, en tout temps, & fur-tout dans l'enfance ;
Que la règle des Mœurs précéde la Science.

Quand de la Vérité le prudent écolier
Marchera d'un pas fûr dans fon étroit fentier,
La première Science, & la plus néceffaire,
Qui doit fuivre d'abord ce grand préliminaire,
Eft celle de l'Emploi qu'il doit un jour remplir.
Il faut qu'avec effort il fonge à s'en munir.
Tout homme ne peut pas, dans un loifir tranquille,
Libre de toute chaîne, & pour foi feul utile,
Aux Mufes dérober leurs fecrets curieux,
Et fucer, loin du bruit, leur lait délicieux.
La plupart des humains, que la naiffance lie,
Sont nés pour leurs plaifirs moins que pour la Patrie.

Il faut, dans une Cour, près du Sceptre des Rois,
Des Ministres zèlés pour partager son poids.
D'autres, autorisés, sacrés par la Prêtrise,
Doivent veiller au culte, à l'ordre de l'Eglise.
A ces corps élevés de Mentors, de Pasteurs,
Doit se joindre celui des sages Sénateurs;
De qui l'activité, sévère avec prudence,
Sache allier les mœurs, le luxe & l'abondance;
Qui des concitoyens amis, & non tyrans,
Avec humanité calment leurs différends;
Et qui, dans leurs foyers, rendant la paix constante,
Soient de leur sureté la garde vigilante.

Par ces divers appuis un Etat florissant
A besoin d'un secours encore plus pressant:
Celui qui, des remparts écartant les tempêtes,
Repousse des voisins ou prévient les conquêtes.

Que le Ministre donc, par d'habiles secrets,
Sache concilier les plus grands intérêts,
Maintenir l'équilibre, & même par la guerre
Faire invisiblement le bonheur de la Terre.

Que le grave Lévite, humble & sage Docteur,
Adroit à manier le bâton de Pasteur,
D'exemple & de leçons puisse instruire les autres,
Et marche avec douceur sur les pas des Apôtres.

Que le Préteur, intègre en ses divers emplois,
Aidant son équité de l'étude des Loix,

Sache de leur abri couvrir l'humble innocence,
Et d'une ſure main ſoutenir la balance.

Que l'émulation du novice Guerrier
Lui faſſe approfondir les loix de ſon métier;
Et qu'aſpirant plus haut qu'à l'emploi ſanguinaire
D'être de ſon ſemblable aſſaſſin mercénaire,
Il puiſſe joindre encor, ſavant à ſe guider,
Au grand art d'obéir celui de commander.

Mais que dans ſon métier aucun ne ſe confine.
C'eſt aſſez que ſur tous le capital domine.
C'eſt ſur lui qu'on nous juge, il eſt vrai. Cependant
On y peut exceller, & n'être point pédant.
Un Juge, par exemple, un Magiſtrat qui penſe
N'a pas toujours en main le glaive ou la balance:
Il faut qu'il ſoit encore expert ſur bien des cas
Que n'auront pas prévus Bartole ni Cujas:
Il doit, du Monde encor méditant le grand livre;
Apprendre à le connoître, & ſavoir y bien vivre;
Etudier les Arts pour en pouvoir juger,
Pour remplir ſon loiſir, ou pour les protéger.
Car, quels que ſoient les cris de l'aveugle Satire,
Les Arts plus que jamais décorent cet Empire.
Voltaire parle au cœur, & Buffon aux eſprits:
Rameau de la Muſique a remporté le prix:
L'Aiguille du Pinceau partage la louange:
Et le Palladio, Raphael, Michel-Ange,

Des Arts ressuscités ces pères glorieux,
Trouveroient parmi nous des enfans dignes d'eux.

Mais il ne suffit pas de créer des merveilles;
Il faut, pour en juger, des yeux & des oreilles:
Et d'être des Beaux Arts éclairé Protecteur,
C'est du pouvoir des Grands l'emploi le plus flatteur.
Tel jadis Lamoignon avoit sur le Parnasse,
Ainsi que sur les Lys, une honorable place,
Jugeoit vers le Permesse aussi bien qu'au Barreau,
Faisoit règner Thémis, & protégeoit Boileau.
Tel encor Cicéron, dans les beaux jours de Rome,
Dans lui seul autrefois réunit, en grand homme,
Le Sage, l'Orateur, l'Ami, le Citoyen,
Et fut de son pays l'Oracle & le soutien.

Mais nos Juges souvent qui, frivoles par mode,
Mettent au même rang les Beaux Arts & le Code,
Ridicules amans, insipides railleurs,
Dorment à l'Audience, & fatiguent ailleurs.

Ainsi que nos Robins, nos Ajax téméraires,
Quoique plus éclatans, ne sont pas moins vulgaires.
Un jeune Colonel, au champ de Mars Héros,
Intrépide, bouillant, brille sous les drapeaux;
Mais ce paon, dans la paix, dépouille son plumage,
Et mon foudre de guerre est la fable du Sage.

O vous donc, qui du camp revenez dans Paris
Fournir à nos Auteurs des scènes de Marquis,

Vous qui, de cent travers vous couvrant ſans ſcrupule,
En cherchant les plaiſirs, trouvez le ridicule;
Songez que le Savoir, objet de vos mépris,
Aux Guerriers de tout temps a mis le plus haut prix.
Par lui Condé, Vauban, éterniſant leur gloire,
Ont acquis des Autels au Temple de Mémoire:
Eugène, Catinat ont eu le même honneur:
Tel étoit de Denain le rapide vainqueur;
Et tel ſeroit encor ce Monarque intrépide,
L'émule de Platon, s'il l'étoit d'Ariſtide.
Ceux dont la Renommée a plus vanté le nom,
Polybe, Lucullus, Céſar, & Xénophon,
De même qu'à Bellone au Dieu des Arts fidèles,
Aux Héros à jamais ſerviront de modèles.

De l'Etude, en un mot, on ne doit point rougir.
L'homme eſt né pour penſer autant que pour agir.
Mes leçons ne ſont point pour les petits génies
Qu'accableroit le poids de ces Vertus unies:
Laiſſons en pleine paix, ſans envier ſes dons,
L'âne porter ſa charge, & manger ſes chardons.
Le ſot, né pour ramper & végéter ſans verve,
N'a rien à démêler à la Cour de Minerve.
Je ne m'adreſſe ici qu'aux Aigles généreux
Qui d'un rapide vol s'élancent vers les Cieux;
Et qui, de ce haut point jettant au loin la vue,
Peuvent d'un vaſte eſpace embraſſer l'étendue.

Toutefois sur le taux de ce qu'on doit savoir
On ne peut sûrement rien fixer, ni prévoir.
Tout coursier n'aura pas la force & le courage
De franchir un fossé, de passer à la nage
Les fleuves, les torrens contre lui déchaînés.
Il en est, quoique bons, qui sont nés plus bornés:
Si vous les chargez trop, ce fardeau qui les blesse;
Au lieu de force, en eux produira la foiblesse.
Un Ecuyer prudent doit, d'une habile main,
Ménager à chacun son travail & son train.

Mais à quelques travaux qu'un Elève s'oblige,
Que toujours la Méthode en ses pas le dirige.
Un sage Instituteur, gardien de ses loix,
Ne peut trop l'observer, ni trop faire de choix.
Que par lui, dans l'étude, un aveugle Pupile
Apprenne du fatras à séparer l'utile.
Que des écrits divers judicieux Lecteur,
Il ne contracte point la rouille du Docteur,
Qui, fier de sa mémoire & bouffi d'arrogance,
Fait tristement en lui regretter l'ignorance.
Que du docte Dédale il craigne les détours:
On peut facilement se perdre en ses contours;
Ou, faute d'une main dont le fil nous conduise,
Y prendre le sentier qui mène à la Sottise.
La belle Antiquité sert à former le goût;
Mais la bien posséder n'est pas posséder tout.

On peut, quoiqu'on en dise, en vers, en éloquence,
Comme en Grèce, trouver des modèles en France;
Et dans l'art qu'ont outré Diogène & Caton,
On peut consulter Pope aussi bien que Platon.
Sénèque a mérité les suffrages de Rome :
Mais Montesquieu sans doute est encor glus grand homme;
Et le grand Bossuet, sublime Historien,
A le pas au-dessus du plus noble Ancien.
Si le nouveau Lecteur veut connoître l'Histoire,
Qu'il ne la lise point pour charger sa mémoire
De récits dont les traits n'ont rien que de commun,
Pour devenir après leur conteur importun.
L'Histoire est le Censeur qui, sans craindre l'empire,
Aux Rois comme aux Sujets a le droit de tout dire :
De ses libres leçons qu'il songe à profiter.
Mais il est des écueils qu'il lui faut éviter.
Que dans elle, par-tout cherchant le vraisemblable,
Il dépouille ce goût que l'on a pour la Fable;
Et parcourant ses faits, marche avec équité
Entre le Pyrrhonisme & la crédulité :
Qu'il la lise avec choix : que, soigneux de s'instruire,
Il apprenne par elle à vivre, à se conduire.
Mille exemples fameux chez elle, avec éclat,
Brillent pour le Guerrier & pour l'homme d'Etat.
Mais il faut en mérite apprendre à se connoître,
Pour juger les Acteurs que l'on y voit paroître :
Ces Héros, pour le Peuple Astres éblouissans,
S'éclipsent quelquefois aux regards du Bon-Sens.

Le ſingulier nous frappe : aveugles que nous ſommes !
Souvent nos Demi-Dieux ſont les derniers des hommes.
On ſe trompe en grandeur, en talens, en vertus :
Qui ne préfère pas Alexandre à Titus ?
Pour ſe garantir donc du torrent du vulgaire,
Un jeune homme a beſoin d'un guide qui l'éclaire,
Savant à démêler les plis du cœur humain,
Qui les lui développe, & lui mette à la main
Le poids de la Morale & le flambeau du Sage,
Pour ne point hazarder un imprudent ſuffrage,
Et ne pas augmenter ſes triſtes préjugés
Par l'exemple impoſant des Héros mal jugés.

Après ces ſoins prudens, l'art ſouverain d'un maître
Eſt d'enflammer les cœurs du deſir de connoître.
Il lui faudra d'abord diſcerner les talens :
Dans chaque individu les dons ſont différens.
Mais ſi ſon jeune Aiglon permet qu'on l'illumine,
Il doit faire bien moins conſiſter ſa doct[illegible]
A lui tout enſeigner, qu'à lui donner le goût
De s'appliquer lui-même & ſe connoître à tout.

O que l'homme a de force, alors que ſon courage,
Excité par la Gloire, en veut bien faire uſage ;
Lorſque, diſtribuant ſagement ſon loiſir,
De ce qu'on nomme Etude il ſe fait un plaiſir !
Vous qui, des Nations en tout genre modèles,
Cueillites autrefois des palmes immortelles,

François, que de nos jours un si sublime honneur
Soit encore l'objet de votre noble ardeur.
La molle Volupté, séduisante Sirène,
Cherche de vos destins à se rendre la Reine:
Mais fermez votre oreille, & dégagez vos sens
Du sommeil dangereux où plongent ses accens.
Voyez dans l'Univers, pour lui servir de maîtres,
S'envoler les écrits de vos nobles Ancêtres :
Par eux dans tous les coins de ce monde connu,
Des Beaux-Arts & du Goût l'empire est parvenu :
De ces enfans des Dieux les charmes invincibles
Ont pénétré les lieux les plus inaccessibles....
Mais qu'osai-je prevoir ? Quoi ! le Maître éclipsé
Par le Disciple enfin seroit-il effacé ! ....
Londres !... Berlin !... Mais non ; la rivale d'Athène
De toutes les Cités sera toujours la Reine.

F I N.

